

Chronique du 22 janvier 2011

Quaesivit sibi Deus virum juxta cor suum
Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur
(1 S, 13,13)

Sermon de Bossuet, 3ème partie

Troisième point :

La justice chrétienne est une affaire particulière de Dieu avec l'homme, et de l'homme avec Dieu ; c'est un mystère entre eux deux, qu'on profane quand on le divulgue, et qui ne peut être caché avec trop de religion à ceux qui ne sont pas du secret.

C'est pourquoi le Fils de Dieu nous ordonne, lorsque nous avons dessein de prier, et le même doit s'entendre de toutes les vertus chrétiennes ; il nous ordonne, dis-je, de nous retirer en particulier, et de fermer la porte sur nous (Mt 6, 6).

« Fermez, dit-il, la porte sur vous, et célébrez votre mystère avec Dieu tout seul, sans y admettre personne que ceux qu'il lui plaira d'appeler – *solo pectoris contentus arcano orationem tuam fac esse mysterium*¹.

Ainsi la vie chrétienne doit être une vie cachée, et le chrétien véritable doit désirer ardemment de demeurer couvert sous l'aile de Dieu sans avoir d'autre spectateur.

Mais ici toute la nature réclame et ne peut souffrir cette obscurité, dont voici la raison, si je ne me trompe : c'est que la nature répugne à la mort ; et vivre caché et inconnu, c'est être comme mort dans l'esprit des hommes.

Car comme la vie est dans l'action, celui qui cesse d'agir semble avoir aussi cessé de vivre.

Or, mes sœurs, les hommes du monde accoutumés au tumulte et aux empressements, ne savent pas ce que c'est qu'une action paisible et intérieure ; et ils croient qu'ils n'agissent que s'ils s'agitent et qu'ils ne se remuent pas s'ils ne font pas du bruit ; de sorte qu'ils considèrent la retraite et l'obscurité comme une extinction de la vie : au contraire ils mettent tellement la vie dans cet éclat du monde et dans ce bruit tumultueux, qu'ils osent bien se persuader qu'ils ne seront pas tout à fait morts tant que leur nom fera du bruit sur la terre.

C'est pourquoi la réputation leur paraît comme une seconde vie : ils comptent pour beaucoup de survivre dans la mémoire des hommes ; et peu s'en faut qu'ils ne croient qu'ils sortiront en secret de leurs tombeaux pour entendre ce que l'on dit d'eux ; tant ils sont persuadés que vivre, c'est faire du bruit et remuer encore les choses humaines, parce qu'ils mettent la vie dans le bruit.

Voilà l'éternité que promet le siècle : éternité par les titres, immortalité par la renommée : *Qualem potest praestare saeculum de titulis aeternitatem, de fama immortalitatem*².

Vaine et fragile immortalité, mais dont ces anciens conquérants faisaient tant d'état.

C'est cette fausse imagination qui fait que l'obscurité semble une mort aux amateurs du monde et même, si j'ose dire, quelque chose de plus dur que la mort, puisque, selon leur opinion, vivre caché et inconnu, c'est s'ensevelir tout vivant et s'enterrer pour ainsi dire au milieu du monde.

Notre Seigneur Jésus-Christ étant venu pour mourir et s'immoler, il a voulu mourir et s'immoler pour nous en toutes manières : de sorte qu'il ne s'est point contenté, mes sœurs, de mourir de la mort naturelle, ni de la mort la plus cruelle et la plus violente ; mais il a encore voulu y ajouter la mort civile et politique.

Et comme cette mort civile vient par deux moyens, ou par l'infamie, ou par l'oubli, il a voulu subir l'une et l'autre.

¹ S. Chrysost., *In Math.*, hom. XIX, n. 3.

² Tertull., *Scorp.*, n. 6.

Victime pour l'orgueil humain, il a voulu se sacrifier par tous les genres d'humiliation ; et il a donné à cette mort d'oubli les trente premières années de sa vie.

Pour mourir avec Jésus-Christ, il nous faut mourir de cette mort, afin de pouvoir dire avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Ga 6, 14) ; le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde.

Le grand pape saint Grégoire donne à ce passage de l'Apôtre une belle interprétation : Le monde, dit-il³, est mort pour nous quand nous le quittons ; mais, ajoute-t-il, ce n'est pas assez : il faut pour arriver à la perfection, que nous soyons morts pour lui et qu'il nous quitte ; c'est-à-dire que nous devons nous mettre en tel état que nous ne plaisions plus au monde, qu'il nous tienne pour morts, et qu'il ne nous compte plus pour être de ses parties et de ses intrigues, ni même de ses entretiens et de ses discours.

C'est la haute perfection du christianisme, c'est là que l'on trouve la vie, parce que l'on apprend à jouir de Dieu, qui n'habite pas dans le tourbillon ni dans le tumulte du siècle, mais dans la paix de la solitude et de la retraite.

Ainsi était mort le juste Joseph : enseveli avec Jésus-Christ et la divine Marie, il ne s'ennuyait pas de cette mort, qui le faisait vivre avec le Sauveur.

Au contraire il ne craint rien tant que le bruit et la vie du siècle viennent troubler, ou interrompre, ce repos caché et intérieur.

Mystère admirable, mes sœurs : Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre, et le monde ne le connaît pas : il possède un Dieu-Homme, et il n'en dit mot : il est témoin d'un si grand mystère, et il le goûte en secret sans le divulguer.

Les mages et les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ, Siméon et Anne publient ses grandeurs : nul autre ne pouvait rendre meilleur témoignage du mystère de Jésus-Christ que celui qui en était le dépositaire, qui savait le miracle de sa naissance, que l'ange avait si bien instruit de sa dignité et du sujet de son envoi.

Quel père ne parlerait pas d'un fils si aimable ?

Et cependant l'ardeur de tant d'âmes saintes, qui s'épanchent devant lui avec tant de zèle pour célébrer les louanges de Jésus-Christ, n'est pas capable d'ouvrir sa bouche pour leur découvrir le secret de Dieu qui lui a été confié.

Erant mirantes, dit l'Évangéliste (Lc 2, 33) : ils paraissaient étonnés, il semblait qu'ils ne savaient rien ; ils écoutaient parler tous les autres ; et ils gardaient le silence avec tant de religion, qu'on dit encore dans leur ville au bout de trente ans : « N'est-ce pas le fils de Joseph » (Jn 6, 42) sans qu'on ait rien appris durant tant d'années du mystère de sa conception virginale.

C'est qu'ils savaient l'un et l'autre que, pour jouir de Dieu en vérité, il fallait se faire une solitude, qu'il fallait rappeler en soi-même tant de désirs qui errent et tant de pensées qui s'égarèrent, qu'il fallait se retirer avec Dieu et se contenter de sa vue.

Mais, chrétiens, où trouverons-nous ces hommes spirituels et intérieurs dans un siècle qui donne tout à l'éclat ?

Quand je considère les hommes, leurs emplois, leurs occupations, leurs empressements, je trouve tous les jours plus véritable ce qu'a dit saint Jean Chrysostome⁴, que si nous rentrons en nous-mêmes, nous trouverons que nos actions se font toutes par des vues humaines.

Car pour ne point parler en ce lieu de ces âmes prostituées qui ne tâchent que de plaire au monde, combien pourrions-nous en trouver qui ne se détournent pas de la droite voie, s'ils rencontrent en leur chemin les puissances ; qui ne se relâchent du moins, s'ils ne se ralentissent pas tout à fait ; qui ne tâchent de se ménager entre la justice et la faveur, entre le devoir et la complaisance ?

³ *Moral. in Job.*, lib. V, cap. III.

⁴ *In Matth.*, hom. XIX, n. 1.

Combien en trouverons- nous à qui le préjugé des opinions, la tyrannie de la coutume, la crainte de choquer le monde, ne fassent pas chercher du moins des tempéraments pour accorder Jésus-Christ avec Bélial, et l'Évangile avec le siècle ?

Que s'il y en a quelques-uns en qui les égards humains n'étouffent ni ne resserrent les sentiments de la vertu, y en aura-t-il quelqu'un qui ne se lasse pas d'attendre sa couronne en l'autre vie, et qui ne veuille pas en tirer toujours quelque fruit par avance dans la louange des hommes ?

C'est la peste de la vertu chrétienne.

Et comme j'ai l'honneur de parler en présence d'une grande reine, qui écoute tous les jours les applaudissements de ses peuples, il me sera permis d'appuyer un peu sur cette morale.

La vertu est comme une plante qui peut mourir en deux sortes : quand on l'arrache, ou quand on la dessèche.

Il viendra un ravage d'eaux qui la déracinera et la portera par terre ; ou bien quelque intempérie qui la fera sécher sur son tronc : elle paraîtra encore vivante, mais elle aura cependant la mort dans le sein.

Il en est de même de la vertu.

Vous aimez l'équité et la justice : quelque grand intérêt se présente à vous, ou quelque passion violente qui pousse impétueusement dans votre cœur cet amour que vous avez pour la justice : s'il se laisse emporter par cette tempête, ce sera un ravage d'eaux qui déracinera la justice.

Vous soupirez quelque temps sur l'affaiblissement que vous éprouvez ; mais enfin vous laissez arracher cet amour de votre cœur.

Tout le monde est étonné de voir que vous avez perdu la justice, que vous cultiviez avec tant de soin.

Mais quand vous aurez résisté à ces efforts violents, ne prétendez pas pour cela de l'avoir sauvée, si vous ne la gardez d'un autre péril, j'entends celui des louanges.

Le vice contraire la déracine, l'amour des louanges la dessèche.

Il semble qu'elle se tienne en état, elle paraît se bien soutenir, et elle trompe en quelque sorte les yeux des hommes.

Mais la racine est séchée, elle ne tire plus de nourriture, elle n'est plus bonne que pour le feu.

C'est cette herbe des toits dont parle David, qui se sèche d'elle-même avant qu'on l'arrache : *Quod priusquam evellatur exaruit* (Ps 129 / 128, 6).

Qu'il serait à désirer, chrétiens, qu'elle ne fût pas née dans un lieu si haut, et qu'elle durât plus longtemps dans quelque vallée déserte !

Qu'il serait à désirer pour cette vertu qu'elle ne fût pas exposée dans une place si éminente, et qu'elle se nourrit dans quelque coin par l'humilité chrétienne !

Que si c'est une nécessité qu'il faille mener une vie publique et entendre les louanges des hommes, voici ce qu'il faut en penser.

Quand ce que l'on dit n'est pas au-dedans, craignons un plus grand jugement.

Si les louanges sont véritables, craignons de perdre notre récompense.

Pour éviter ce dernier malheur, voici un sage conseil que vous donne un grand pape, c'est saint Grégoire le Grand⁵ ; il mérite que Votre Majesté lui donne audience.

Ne cachez jamais la vertu comme une chose dont vous ayez honte : il faut qu'elle luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient le Père céleste (Mt 5, 16).

Elle doit luire principalement dans la personne des souverains, afin que les mœurs dépravées soient non seulement réprimées par l'autorité de leurs lois, mais encore confondues par la lumière de leurs exemples.

Mais pour dérober quelque chose aux hommes, je propose à Votre majesté un artifice innocent.

⁵ Greg.Mag., *Moral.*, lib. XXII, cap. VIII.

Outre les vertus qui doivent l'exemple, « mettez toujours quelque chose dans l'intérieur que le monde ne connaisse pas » ; faite-vous un trésor caché que vous réserviez pour les yeux de Dieu ; ou, comme dit Tertullien : *Mentire aliquid ex his qua intus sunt, ut soli Deo exhibeas veritatem*⁶.

Madame, ce sera de là que sortira votre grande gloire.

Joseph a mérité les plus grands honneurs parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur : l'Eglise n'a rien de plus illustre parce qu'elle n'a rien de plus caché.

Je rends grâce au Roi d'avoir voulu honorer sa sainte mémoire avec une nouvelle solennité.

Fasse le Dieu tout-puissant que toujours il révère la vertu cachée ; mais qu'il ne se contente pas de l'honorer dans le ciel, qu'il la chérisse aussi sur la terre ; qu'à l'exemple des rois pieux il aille quelquefois la forcer dans sa retraite ; et qu'il puisse bien entendre cette vérité que la vertu qui s'empresse de paraître au grand jour que fait sa présence n'est pas toujours le plus à l'épreuve.

Si Votre Majesté lui inspire ces sages pensées, elle aura pour sa récompense la vie éternelle.

Amen.

⁶ *De Virg. Veland. N. 16.*